

lonne. Nous serons usés, broyés, si nous ne ramuons aussi. Il y a une quarantaine d'années le navigateur de notre beau fleuve St. Laurent s'en rapportait uniquement aux vents et aux courants—il laissait faire. Aujourd'hui que la navigation attachée à ses vaisseaux ses centaines de bouillants chevaux de vapeur, elle marche, vole en dépit des vents et des flots, chassant devant elle l'ancien cabotage partout où elle apparaît. Voilà, messieurs, l'image du laisser-aller et du mouvement industriels. Que cette révolution qui s'est opérée de nos jours, sous nos yeux ne soit pas perdue pour nous, et qu'elle nous apprenne que l'empire du monde moderne a été donné au mouvement, à l'activité, à l'action vive, constante, et intelligente de l'homme sur la matière.

Mais encore une fois, je ne veux pas abuser de votre indulgence, et je dois laisser à votre intelligence le soin de suppléer aux lacunes qui se trouvent dans cette lecture, comme je vous laisse celui de corriger les imperfections qui s'y rencontrent. Avant de finir, cependant, je vous prierais de me prêter votre attention quelques moments de plus, pour entendre quelques explications, qui entrent bien dans mon sujet, mais qui auraient interrompu le fil des idées principales, si je les eusse données à l'endroit auquel elles se rapportent.

Lorsque dans le cours de cette lecture, j'ai déploré la manie, le préjugé qui fait que les pères de toutes conditions poussent leurs enfants vers les professions libérales, l'on pourrait penser, de quelques expressions un peu vagues ou trop générales, que ceux que je destine à l'industrie, occupent dans mon esprit, ou doivent occuper dans celui des autres, sous le rapport de l'intelligence, un rang inférieur à ceux que je voudrais seuls voir dans les professions libérales, — ce qui serait prononcer contre les classes industrielles un jugement d'infériorité intellectuelle. Rien n'est plus loin de ma pensée, et rien, à mon sens, ne serait plus loin de la vérité. En fait d'intelligence il en faut très souvent pour atteindre à l'éminence dans la carrière de l'industrie, plus que pour exercer avec succès une profession libérale. Ce serait, si vous voulez, des facultés intellectuelles différentes appliquées en exercice dans l'un et l'autre cas, mais la somme d'intelligence requise pourra être aussi forte dans un cas que dans l'autre. Et qui a jamais été chargé de régler les titres de noblesse et de préséance entre les différentes facultés intellectuelles de l'homme? L'homme, donc, qui s'élève par l'industrie doit avoir autant de droit à notre considération que celui qui brille dans une profession quelconque. Que l'industriel connaisse bien son droit à cet égard, et qu'il sache le faire respecter dans l'occasion. Qu'il ne craigne pas de lever la tête; il est le père de l'Amérique civilisée, sans lui nous ne serions pas. C'est à toi surtout, homme des champs, à te redresser devant tous les autres, toi le nourricier de l'état. Le plus grand poète de Rome a chanté tes travaux; le plus grand monarque du monde en donne le signal chaque année et s'y associe, proclamant ainsi à 300,000,000 d'hommes que ton état est le premier entre tous. Il y a plus, l'Égypte nous confond par les prodiges éternels de sa mécanique; la Grèce et Rome ont poussé les beaux arts à un point qui fait le désespoir des modernes; elles ont eu dans tous les genres des hommes que nous sommes forcés d'appeler encore grands auprès de nos grands; mais le grand agriculteur elles n'ont pu le produire. Ce n'est que la science moderne qui nous a appris que l'agriculture était la première des sciences, comme sous le rapport industriel, elle était reconnue depuis longtemps comme la première des industries. Il a donc fallu à l'intelligence humaine travailler pendant 4,000 ans pour former le grand agriculteur. Voilà, messieurs, ce ne semble pour l'agriculture, un titre de noblesse passablement respectable, et qui vaut bien les parchemins et les diplômes, dont s'enorgueillissent certaines classes de la société.

Vous-je vous donne un petit aperçu historique de la science agronomique chez les anciens, je vous dirai que le premier Agronome que cite l'histoire, est Caton l'ancien, qui vécut dans le 3e siècle avant J. C., et qui a laissé un tout petit traité d'agriculture. Dans le siècle suivant, Magon, Carthaginois de naissance, qui écrivit 28 livres sur l'agriculture, et Varro dans le 1er siècle avant J. C., qui laissa un écrit sur le même sujet, sont les seuls noms de l'ère ancienne qui se trouvent associés aux études agronomiques. Dans le 1er siècle de notre ère, on rencontre Columelle, qui fut le plus savant Agronome de l'antiquité, et de là il faut sauter jusqu'au 5e siècle, pour trouver un agronome, Palladius. Puis il paraît que la science agronomique resta endormie dans toute l'Europe jusqu'au 13e siècle, pendant lequel Crescenzi, natif de Bologne, mérita par ses études, le titre de restaurateur de l'agriculture. Mais ceux qui ont pu apprécier l'importance pour l'agriculture des progrès de la chimie, qui est une science toute moderne, savent combien loin derrière eux, les agronomes modernes ont laissé les anciens, sous une infinité de rapports. Le nombre seul des agronomes notables, depuis le commencement du dernier siècle, lequel dépasse le chiffre de cent, suffit pour démontrer combien il restait à ajouter aux travaux des anciens. Remarquons en passant, que Chaptal en France, et Sir Humphrey Davy en Angleterre, le premier mort en 1832, l'autre en 1829, deux des plus célèbres chimistes du siècle, ont laissé chacun dans sa langue, un excellent ouvrage sur les applications de la chimie à l'agriculture. Ce sont, quo je sache, les deux premiers ouvrages de ce genre qui aient jamais été publiés.

Enfin, messieurs, résumons. J'ai dit plus haut, et je l'ai démontré, ce ne semble, que l'industriel est le noble d'Amérique. Et ses titres valent mieux et dureront plus longtemps que ceux des nobles du vieux monde. Les

revers ni les révolutions ne les détruiront. Ce sont des cités sans nombre, et des empires, que l'industriel a conquis sur la nature sauvage, non plus avec l'épée, et le sang d'autres hommes, mais bien avec la hache et les sueurs de son propre front. Honorons donc l'industrie, messieurs; non pas seulement de gestes et de paroles, mais par nos actes. Si nous avons des enfants qui montrent du talent pour quelque genre d'industrie, encourageons-les à s'y livrer. Le plus souvent nous consulterons leur intérêt, et nous mettrons l'industrie en honneur parmi nous, et nous assurerons à notre nationalité la garantie de permanence la plus forte que nous puissions lui procurer. Les moyens d'instruction ont été rares parmi nous, jusqu'à présent, et si ceux qui ont usé de fortune pour faire donner une bonne éducation à leurs enfants, méprisent l'industrie, elle nous échappera pour passer irrévocablement en d'autres mains, et la masse de notre population passera corps et âmes sous la domination et l'exploitation d'une autre race. Et ce n'est pas de moi que vient cette idée; elle vient de cette race-là même. C'est ce qu'elle a voulu dire, lorsque, voyant notre répugnance pour la carrière industrielle, elle nous a jeté cette prédiction sarcastique: que nous étions destinés à lui servir de charniers d'eau et de sciens de bois.—C'est aussi ce que voulait dire un écrivain américain, en nous donnant l'avis charitable, qu'il nous balayeraient de la surface du globe:—We will reform them out of the face of the earth. Telles étaient ses expressions mêmes, si je me le rappelle bien.

Oh! messieurs, nous les ferons mentir, n'est-ce pas, ces prophètes de malheur; nous ne permettrons pas que les descendants des héros-pionniers de la vallée du St. Laurent, en devenant les parias. Vous empêcherez l'histoire d'écrire un jour à parler ainsi:—La partie inférieure du Canada, faisant partie de ce qu'on appela dans l'origine la Nouvelle-France, fut d'abord colonisée par des colons venus de France. Cette population fut maintenue quelque temps par sa masse, après la session du pays à l'Angleterre. Les moyens d'instruire le peuple, soit par calcul ou autrement, furent longtemps négligés à la suite de cet événement, et il en résulte que les émigrés de la nouvelle métropole, ayant l'avantage d'une instruction industrielle supérieure, mis d'ailleurs par l'esprit d'industrie qui caractérise leur race, réussirent avec le temps à s'emparer de toutes les ressources du pays. Bientôt la nouvelle race obtint un ascendant marqué sur la société, et finit par lui imprimer son cachet particulier; de sorte qu'aujourd'hui l'élément français de la société canadienne, a été ou absorbé ou étouffé. C'est à peine si dans quelques coins reculés du pays se trouvent encore, sans mélange, quelques restes d'un peuple qui fut renommé par sa bravoure dans les combats, par son activité dans les courses aventureuses du nord-ouest, autant que par ses qualités aimables dans la société, à tel point qu'il fut nommé le peuple gentilhomme. Si l'on en croit les mémoires du temps, la principale cause de la décadence d'un peuple aussi intéressant fut l'éloignement des classes aisées, les seules qui pussent se procurer de l'éducation alors, pour toute espèce d'industrie. Cela se conçoit en effet dans un pays où l'industrie était la seule source de la richesse, et où la richesse était le plus grand, sinon le seul moyen d'acquiescence de l'importance sociale. La terre du peuple dut être livrée à l'influence et à l'action dénationalisatrice des chefs d'industrie de la race rivale, et perdre ainsi avec le temps son caractère national.

Voilà, messieurs, ce que dira l'histoire, bien mieux assurément; mais enfin, voilà ce qu'elle dira, si les classes aisées parmi nous ne sentent bientôt l'importance de leur mission, et ne se mettent à la hauteur des exigences de notre position sociale. Mais chacun fera ce que la patrie, et que notre postérité attendent de lui. Et aujourd'hui, peut-être, suis-je moins le provocateur, que l'interprète d'un sentiment qui forme et germe déjà au cœur de notre population, et qui bientôt produira des fruits abondants, comme font ceux dont notre nationalité s'alimente, et qui nous mettra en état de transmettre, intact à nos enfants, l'héritage le plus précieux que nous avons reçu de nos pères.

E. PARENT.

Montréal 22 Janvier, 1846.

FEUILLETON.

UNE SOIRÉE DE NAPOLEON

A RAMBOUILLET.

Les jours où il n'y avait à Rambouillet ni classe, ni concert, ni spectacle, Napoléon travaillait avec ses ministres; et le soir, pour compenser un peu la disette de plaisirs, on jouait dans le grand salon carré. Neuf tables chargées de bougies et de cartes étaient dressées à droite et à gauche; au centre était celle destinée à l'empereur, dans le cas où il aurait voulu jouer lui-même.

Un soir, il alla droit à une table sur laquelle avait été posé un jeu d'échecs.—Voyons, dit-il à Duroc, savez-vous ce jeu-là?—Non, sire.—Voyez donc si parmi ces messieurs il en est quelques-uns qui veuillent bien faire ma partie.

Et l'empereur, se retournant vers l'officier-général avec lequel il discutait déjà, reprit avec lui la conversation interrompue. Pendant ce temps, le grand-marchal s'était mis en quête d'un joueur d'échecs; mais, parmi les personnes présentes, il n'en était pas une seule qui eût la moindre notion de ce jeu difficile. L'empereur demanda alors Duroc: Le maire

de Rambouillet est-il ici?—Oui, sire.—Priez-le de venir me parler.

Duroc alla prévenir le maire, qui s'approcha de l'empereur.

—M. le maire, lui dit Napoléon, n'avez-vous point dans votre ville et parmi vos administrés un joueur d'échecs?—Sire nous avons le curé de notre église paroissiale; mais je ne répondrai pas à Votre Majesté qu'il y soit fort habile. —N'importe, voilà mon affaire. Est-ce un brave homme? Est-il tolérant?—Sire, c'est un digne homme, aimé et respecté de tous ses paroissiens.—Je veux faire connaissance avec lui, ajouta Napoléon.—Puis, sur son ordre, le grand-marchal sortit.

Un quart-d'heure après, on vit entrer dans le salon un bon vieillard aux cheveux blancs, à la figure franche et épanouie; c'était le curé de Rambouillet. Après avoir été présenté à l'empereur, qui lui fit un salut effectueux, il lui tourna un petit compliment fort convenable à son caractère et à son âge.

—Monsieur le curé, lui répondit Napoléon, j'ai appris que vous étiez bon joueur d'échecs; je ne serais pas fâché d'essayer ma force contre la vôtre. Voyons, mettez-vous là et conduisez-vous en brave champion; ne me ménagez pas si je fais quelque école.

—Eh! eh! sire, autrefois je savais jouer ce jeu-là passablement, répondit le vieux pasteur; mais aujourd'hui je suis un peu rouillé; quand on exerce pas souvent un art, on devient incapable.

—Oh! ce jeu-là n'est pas un art, monsieur le curé, c'est une science véritable. Allons, allons! tout rouillé que vous prétendez être, vous me faites l'effet de ne point avoir entièrement oublié vos succès d'autrefois. Voyons à qui commencera.

Le curé prit place en face de l'empereur. Napoléon fouilla dans la poche de sa veste, en tira quelques pièces de vingt francs, et en mit une sur la table en disant:—Il faut intéresser le jeu, mais il ne faut pas le brûler; nous allons seulement jouer vingt francs en six trous.—Le vieux prêtre s'était mis aussi en devoir de tirer de la poche de sa soutane une bourse assez maigre; mais, quand il vit la pièce d'or de l'empereur, il ouvrit de grands yeux et dit, peut-être pour s'excuser de jouer si gros jeu, car il n'était ni joueur ni riche:—Sire, il me semble que c'est beaucoup d'argent.

Mais Napoléon alla au devant de la confiance du vieillard et lui répondit de sa voix la plus affectueuse: Monsieur le curé, votre argent est le patrimoine des pauvres, et je ne voudrais pas que vous en risquiez la plus légère partie au jeu. Vous allez vous mettre de moitié avec Duroc (il désigna le grand-marchal), et votre mise sociale sera parfaitement égale; puisque vous apporterez, vous votre talent, et lui son argent.

—Mais, sire, répartit le prêtre, Mgr le grand-marchal n'a peut-être pas, de mon talent, une aussi bonne opinion que Votre Majesté; lui, qui a l'honneur d'être votre compagnon de périls doit savoir mieux que personne que vos adversaires ne triomphent jamais.

Cette louange, amenée naturellement et débitée avec une bonhomie parfaite, flatta plus Napoléon que tous les discours de Fatales.—Monsieur le curé, répondit-il en souriant, moi et Duroc sommes vos paroissiens en ce moment. Ne nous gênez ni l'un ni l'autre.

Le jeu commença. Le puissant empereur en vint aux mains avec le modeste curé, et ce fut un piquant spectacle que de voir le grand capitaine, alors dans tout l'éclat d'une gloire que rien ne semblait devoir obscurcir, en tête-à-tête, devant un échiquier, avec un pauvre curé. Celui qui pouvait à un signe de son épée, faire marcher un demi-million d'hommes d'une extrémité de l'Europe à l'autre, méditait profondément la marche de quelques cavaliers, dont un coup déterminait le déplacement, et il avait pour rival, sur cet innocent champ de bataille, un bon et respectable vieillard.

Il fut complètement battu par le curé, qui gagna cinq parties de suite avec une dextérité et un bonheur qui ne laissèrent pas à Napoléon le temps de respirer. Quand le moment de se séparer fut venu, quand minuit eut sonné à la grosse horloge du pavillon de Rambouillet, Napoléon, qui venait de perdre sa cinquième partie, se leva en étant et dit à son adversaire de l'air le plus aimable:—Monsieur le curé, vous venez de me donner un leçon; j'en profiterai. J'ai plus appris ce soir à jouer ce jeu-là que depuis vingt ans que je le joue. Vous n'avez battu sans merci.

—Votre Majesté est invincible partout ailleurs, répondit le vieillard, et c'est bien le moins qu'elle soit battue aux échecs. Au surplus, sire, votre défaite tient à la rapidité de votre manière de jouer; ce mode réussit quelquefois, mais il n'est pas toujours heureux quand on a en tête un ennemi lent, patient et expérimenté.

Le bonhomme, sans s'en douter, donnait encore à Napoléon une leçon de stratégie.

Les grands personnages, qui avaient constamment entouré la table de l'empereur pour le voir jouer avec M. le curé, gardaient le silence. Le bon prêtre prit délicatement les cinq pièces d'or que l'empereur avait perdues, et s'approchant du grand-marchal, lui dit à voix basse:

—Monsieur le curé, vous m'avez fait passer une soirée charmante, je vous en remercie. Maintenant que vous savez où me trouver, j'es-

père bien que vous me ferez l'amitié de revenir me revoir; et puis, ajouta-t-il gaiement, vous me devez, sinon une visite, du moins une revanche, et j'espère bien la prendre la prochaine fois.

Le curé s'étant incliné en signe de remerciement, l'empereur changea de conversation et lui demanda tout à coup:—Quel âge avez-vous?—Sire, soixante-deux ans. Voilà bientôt quarante-cinq ans que je prie pour la France dans le saint ministère que je remplis.—Eh bien! continuez, monsieur le curé, à prier pour elle et pour moi. Nous nous reverrons bientôt, je l'espère.—Sire, bientôt est le mot, répondit le vieux prêtre; car, si Votre Majesté daigne me faire l'honneur de m'admettre à sa partie, je n'ai pas de temps à perdre; à mon âge, les points sont comptés d'avance, même au jeu d'échecs.

Le héros et le curé ne devaient plus se revoir. En 1813, le curé de Rambouillet mourut, et l'empire était bien près de succomber.

PARTIE RELIGIEUSE.

Suivant un journal, qui prétend contredire ce que nous avons avancé d'après une correspondance très-digne de foi, le Saint-Père aurait répondu à la demande du gouvernement français qu'aucune promotion nouvelle de cardinaux ne pouvait être faite dans ce moment, attendu que le nombre des membres actuels du sacré-collège n'y laissait disponibles que les deux chapeaux qu'il est d'usage invariable de réserver pour un cas extraordinaire.

Il ne paraît pas, ajoute le journal en question, que cette réponse ait pleinement satisfait le gouvernement français. De nouvelles instances ont été faites par son représentant auprès de la cour de Rome. Sur ces entrefaites, le sacré-collège a perdu l'un de ses membres, et le Saint-Père a daigné promettre alors, pour celui des deux archevêques qui serait préféré par le gouvernement français, le chapeau que la mort du cardinal Zaccaria vient de rendre disponible.

Mais, en accordant cette faveur aux instances priées de notre gouvernement, le Saint-Siège n'a pas dû et n'a pas voulu paraître confirmer les motifs qu'on a si malheureusement présentés comme ayant déterminé l'un des deux choix du ministère.

Étions-nous donc tant éloignés de la vérité, en proclamant que le Pape ne blâmerait point, n'avait point blâmé les évêques qui sont intervenus dans les débats sur la liberté de l'enseignement?

Mgr Blanchet, évêque de l'Orégon, n'est point parti pour Rome, comme on l'a annoncé. Il est encore à Paris, dans la modeste retraite qu'il s'est choisie chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Plumet. Là, il se livre à l'étude la plus approfondie de la langue française, qu'il parle, en sa qualité de Canadien, avec presque autant de facilité que la langue anglaise, en usage aux États-Unis et principalement chez les planteurs de l'Orégon. Rien n'égale la seréne et parfaite mansuétude répandue sur le visage du nouveau pontife missionnaire.

Après avoir recréé des ouvriers évangéliques, qu'il se propose de réclamer auprès des évêques de France, de Belgique et d'Allemagne, il partira, l'année prochaine, pour ces bords de l'Orégon, aujourd'hui sujet de si grandes contestations entre l'Angleterre et les États-Unis.

LE SZARAF VATICAN.

L'entrevue du Souverain-Pontife et de l'empereur de Russie occupa vivement et profondément la société romaine. Rien est de même en France, et partout les catholiques admirent et bénissent ce papauté, politiquement faible et désarmée, devant laquelle s'est inclinée le potentat le plus redoutable. Elle a été sublime dans cette conjoncture si délicate; et, comme le dit une correspondance, Sa Sainteté Grégoire XVI a parlé véritablement en pape, du pape; l'esprit de Dieu l'inspirait dans la majestueuse simplicité de sa douleur.

En se rendant, le 13, au Vatican, le czar était accompagné du comte de Boutenoff, son représentant à Rome; du comte Orloff, ministre de la police générale de l'empire et son ami; du prince Volkonski et de deux autres personnes. Quand le pape l'a aperçu, il n'a pas déguisé son émotion; il s'est incliné respectueusement devant l'auguste vieillard, chef suprême de l'Église universelle, et lui a baisé la main. Le Saint-Père, suivant l'usage, a embrassé l'empereur, qui l'a suivi ensuite, des lettres disent dans son cabinet, d'autres dans la salle du trône. Sa Sainteté, qui s'était fait apporter, dès le 11, les trois rapports relatifs aux persécutions de l'Église catholique en Pologne, rapports rédigés par le cardinal Mezzofanti et par le R. P. Rilto, jésuite, a sur-le-champ, assuré-t-on, abordé la question religieuse, déclarant qu'elle s'estimait heureuse d'avoir assez vécu pour faire entendre la vérité à un aussi puissant souverain. L'empereur, assez étonné de ce début, a répondu qu'il ne fallait pas ajouter foi à tout ce que racontent les gazettes; mais le pape lui a remis les rapports qui proviennent que les feuilles publiques n'ont que trop dit la vérité. S. M. Nicolas a parlé alors des lois de son empire.

Ce sont des lois humaines, a répliqué le pape; Votre Majesté peut les changer, et je dois réclamer ici contre elles au nom des lois divines. Tous deux, Sire, nous sommes souverains; mais avec cette différence que vous pouvez changer les lois de votre empire, et que je ne puis rien sur celles du mien. Tous deux nous paraîtrons devant le juge suprême, moi plus tôt que Votre Majesté, mais Votre Majesté viendra après moi; l'un et l'autre nous aurons à rendre compte de notre gouvernement. Cette pensée m'imposa le devoir de défendre mes fidèles enfants qui vivent dans les états de Votre Majesté.

A ces mots accompagnés d'une majestueuse expression de force et de douleur, le czar a été vivement ému: il a saisi la main du Souverain-Pontife, et, à diverses reprises, il l'a baisée avec respect et effusion. Il a promis de faire procéder à des enquêtes, et de donner des ordres conformes aux vœux du pape. Quelques heures après, en visitant la basilique

de Saint-Pierre, il s'est prosterné à la confession du prince des apôtres, et a baisé la terre sainte où il repose avec Saint-Paul. Le lendemain, il est monté à la coupole de cette basilique; une collation lui avait été préparée par ordre du majordome. Il accepta quelques rafraîchissements, et a porté ainsi un toast à Sa Sainteté: "A la santé du pape! Que Dieu conserve en respectable vieillard, et lui concède tout ce qu'il désire!"

Rome entière raconte ces détails qui, sans produire de l'enthousiasme pour l'empereur, ont tempéré ce qu'il y avait de froid, sur son passage, dans la respectueuse attitude du peuple romain. Mais on ne lui a fait aucune fête; il n'y a eu ni girandola, ni illumination. Les cardinaux Lambruschini, Bernetti, Acton et Mezzofanti sont les seuls membres du sacré-collège qui soient allés lui rendre visite. Parmi les prélats romains, trois seulement lui ont fait leur cour: Mgr. Mirini, gouverneur de Rome; Mgr. Antonelli, trésorier, et Mgr. Spada-Medici, président des armes. Dans le cours de ses promenades dans Rome, l'empereur, conservant toujours l'incognito le plus sévère, était vêtu d'un paletot gris.

Mgr Lambruschini, secrétaire-d'état de Sa Sainteté, a eu deux longues conférences avec l'empereur; ces conférences ont été continuées par M. de Nesselrode, son premier ministre, qui, par son ordre, s'est rendu plusieurs fois, à cet effet, chez le cardinal.

Le 17, l'empereur est retourné chez le pape pour lui faire une visite d'adieu. Cette dernière audience a duré trois quarts d'heure. Après quelques compliments échangés, Sa Sainteté a dit au czar: "Dans ce moment, tout l'univers a les yeux fixés sur nous, et tous les catholiques sont dans l'attente du résultat de notre entrevue."

On assure que ce résultat ne tardera point à être connu: le souverain-Pontife en fera l'objet d'une allocution au sacré-collège dans le consistoire qui aura lieu dans le mois janvier. Personne, ajoute la correspondance, ne doute plus à Rome que les catholiques russes et polonais n'aient bientôt quelques heureux effets de cette auguste intervention du chef suprême de l'Église auprès de leur souverain temporel.

S. M. Nicolas est parti de Rome dans la nuit du 17, se dirigeant vers Florence.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Autriche.

—On écrit de Vienne, le 21 novembre: Suivant un avis officiel du prince Félix de Schwarzenberg, notre ambassadeur à Naples, S. M. l'empereur Nicolas a accepté l'invitation de notre souverain et arrivera ici le 12 décembre. S. M. descendra au château d'Amélie, et occupera les appartements habités autrefois par l'empereur Alexandre. Le séjour de S. M. n'est provisoirement fixé qu'à quatre jours.

Turquie.

Constantinople, 12 novembre. Le 10 courant, le baron de Bourqueney a adressé à la Porte-Ottomane une note au sujet de l'arrestation et de l'incarcération du docteur du consulat de France en Syrie. On dit qu'elle est conçue en termes très modérés, et que la réclamation sollicitée n'est point exagérée. On commença par faire une enquête.

La Porte a fait remettre aux ambassadeurs des cinq puissances un memorandum qui, tout en justifiant les dernières mesures prises en Syrie, contient l'assurance que les privilèges et droits de l'administration intérieure garantis aux Druses et aux Maronites seront respectés.

Le 11, les ambassadeurs se réunirent chez le comte Stumper, intendant d'Autriche, et après avoir délibéré, ils envoyèrent, le 14, à la Porte, une note collective en réponse à son memorandum. Dans cette note, ils recommandent à la Porte-Ottomane la modération et l'humanité. La Porte a aussi promis de traiter sagement Skékib-Effendi, si sa culpabilité est démontrée. Skékib-Effendi va partir pour la Syrie et faire une enquête. La Porte veut sans doute apaiser la France par ces mesures; mais elle n'est pas sans appréhension à cet égard.

Prusse.—Le roi de Prusse s'étant rendu, suivi de M. de Bodelschwingh, à Bützenbourg, domaine seigneurial du comte d'Armin, le bmit s'est répandu à Berlin que ce voyage, auquel on a donné le prétexte d'une grande partie de chasse, avait pour véritable objet d'engager M. d'Armin à reprendre le portefeuille de l'intérieur, dont M. de Bodelschwingh n'est détenteur qu'au titre d'interim. Cette modification du ministère actuel si elle se réalisait, serait l'imitation d'un grand revirement de l'opinion royale, en ce qui concerne le système représentatif politique et religieux, qui lui était si réellement recommandé par un parti dont le crédit en cour paraissait, au moins pour le moment, tombé en décadence.

Bresil.—Le gouvernement brésilien vient de formuler, sous la date du 22 octobre dernier, une protestation contre un acte du parlement britannique qui a reçu force de loi le 8 août 1845, et en vertu duquel les navires brésiliens employés à la traite des nègres sont déclarés justiciables des tribunaux anglais. Cette démarche paraît avoir été provoquée par la procédure récemment suivie en Angleterre contre l'équipage de la Felicitade. Les négociers condamnés à mort ont été, comme on sait, graciés par la Reine; mais l'importante question internationale que cet incident a mise en relief n'en reste pas moins entière. Nous reverrons sur la protestation du Brésil, qui forme un document d'une très grande étendue et digne d'un examen sérieux.

Portugal.—Le père, le frère du mari de la Reine, les ducs de Savoie-Cobourg, ont été reçus par la famille royale de Portugal avec tous les honneurs dus à leur rang. La garnison de Lisbonne était sous les armes. Tous les forts ont tiré des salves d'artillerie, et les augustes voyageurs ont été amenés au lieu du débarquement dans la chaloupe de la Reine et du Roi de Portugal.

Les Cortes portugaises s'assembleront au commencement de l'année, le ministère sera soutenu par une forte majorité; s'il faut en croire certains bruits, il y aurait cependant des mésintelligence dans le sein du parti chrétien. La partie aristocratique, représentée par les ducs de Terceire et de Palmella, ne peut voir sans jalousie la rapide élévation du ministre de Costa-Cabral. Le parti républicain voudrait profiter de cette rivalité; mais ses instincts anarchiques lui font perdre le terrain qu'il gagne d'un autre côté.

Syrie.—Le Moniteur grec donne les nouvelles suivantes du Liban: "Les nouvelles de Syrie ne répondent pas jusqu'ici à l'espoir qu'on avait conçu d'y voir remettre la tranquillité. Si la mission de Chékib-Effendi était de pacifier le Liban, il paraît l'avoir bien peu comprise. Les esprits y